



VILLES EN BORD DE MER  
CIUDADES JUNTO AL MAR

RENÉ VÁZQUEZ DÍAZ

VILLES EN BORD DE MER  
CIUDADES JUNTO AL MAR

RENÉ VÁZQUEZ DÍAZ

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR BERNARD MICHEL  
SUIVI DU TEXTE ORIGINAL

« CUBA NAVIGUE SUR SA CARTE :  
COMME UN LONG CROCODILE VERT,  
AVEC DES YEUX D'EAU ET DE PIERRE. »  
NICOLÁS GUILLÉN

Il y a mille façons de découvrir l'œuvre d'un auteur pour un libraire. Celle de René Vázquez Díaz, j'en dois la lecture à Fabienne Raphoz et Bertrand Fillaudeau qui dirigent et font vivre le fabuleux catalogue des éditions José Corti. Impossible de ne pas les associer ! Et je tiens à les remercier ici, pour cette découverte comme pour tant d'autres !

À mon tour donc de vous la faire partager ! Rien de mieux que ce petit cadeau offert par les libraires Initiales pour vous y faire prendre goût ! C'est en 1999 que je rencontrai pour la première fois René Vázquez Díaz après avoir lu et relu *L'Île du Cundeamor* et *L'Ère imaginaire* (une trilogie, dont le dernier volume, *Un amour qui s'étirole* fut publié en 2003) et que Cuba devint en quelque sorte une obsession ! Par sa littérature, bien sûr ! Comment une si petite île peut-elle nous offrir d'aussi grands noms... ? Nicolás Guillén, Alejo Carpentier, José Lezama Lima, Virgilio Pinera, Heberto Padilla, mais aussi Reinaldo Arenas, Jesús Díaz, Leonardo Padura, Senel Paz, Avilio Estevez, Karla Suárez, Wendy Guerra... Je ne peux ici tous les citer !

Une île, et une histoire pour le moins tourmentée, allant de dictatures en révolutions, juste à une brasse du grand frère terrible, les États-Unis. Des espoirs, des déceptions, des haines, des envies d'armes, des envies de trouver des terrains d'entente... Une réalité passionnée, complexe, empreinte d'une fougue baroque et exubérante, celle des tropiques, au rythme d'une musique omniprésente... qui parfois résonne au loin, et qui rime avec exil.

« Rien de commun<sup>1</sup> » quand il s'agit de parler de Cuba et de sa littérature !  
« Rien de commun »... lorsqu'un auteur cubain écrit sous le soleil suédois !

<sup>1</sup> « Rien de commun » est la devise des éditions José Corti, toujours accompagnée d'une rose des vents.

René Vázquez Díaz est romancier... non, pas de la Havane, il le revendique haut et fort, mais de Caibarién, le Cuba profond; il est aussi journaliste et traducteur. Écrivain dès son plus jeune âge, mais prêt à devenir ingénieur naval, puisque Fidel trouvait que l'île en manquait, contrairement aux écrivains! Il est parfois difficile d'aller à l'encontre de sa nature... ou du moins elle revient toujours au galop! À notre grand bonheur, puisque ce sont des livres qui en sont nés!

Après des études d'ingénieur naval en Pologne, le voilà s'exilant en Suède en 1975. Le grand Nord! Aux tropiques, succèdent grands froids et longues nuits... le suédois vient se mêler à la langue latine... Rien de tel que la musique, la cuisine, la langue et l'écriture pour éponger cette mélancolie d'exilé.

René Vázquez Díaz fait partie de ces Cubains de l'extérieur, comme on les appelle sur l'île, en opposition à ceux de l'intérieur. En 1994, il organise à Stockholm, en tant que chargé de mission du Centre international Olof Palme, la première rencontre à laquelle participèrent les grands noms des lettres cubaines, qu'ils soient cubains de l'île ou cubains de l'exil.

Car, bien sûr, Cuba est au centre, toujours! Sans toutefois oublier la Suède! D'ailleurs, il est aujourd'hui membre de la direction de l'Union des écrivains suédois. Il se dit cubain et suédois... Et les deux se rejoignent: lisez donc: *Fredrika au paradis*, l'histoire de cette féministe suédoise découvrant Cuba au XIX<sup>e</sup> siècle! J'aime son expression: «Je suis une erreur historique»!

Et c'est peut-être ce sentiment qui lui donne une liberté de ton, soit dans ses fictions soit dans ses essais. Il dérange et en irrite plus d'un... Pro-castriste pour les uns, anti-castriste pour les autres. Inclassable! En tout cas, nul doute: il dénonce avec force l'embargo des États-Unis et la prétention des Américains à interférer dans les affaires cubaines. Il n'hésite pas à parcourir le monde pour que le dialogue ait lieu. Et la littérature dans tout cela?

Elle est partout! Benoît Broyart dans un article du *Matricule des Anges*<sup>2</sup> le décrivait comme «maladivement imaginatif», comme se définit l'auteur lui-même.

«Je ne sais pas, dit Nicotiano absorbé, la réalité est presque fictive parfois, et tout est très complexe. Moi, je préfère cette existence limitée mais réelle, qu'il m'a été donné de vivre, et non pas l'existence mensongère des êtres de fictions.» (*L'Ère imaginaire*)

Mises en abîme, poésie, impertinence et humour, rythme et fantaisie débridés, foisonnements de personnages aussi louches et rebelles que truculents, on frôle parfois le polar, le picaresque, le monde de la folie... Un monde où l'Histoire, avec un grand H, est là, même au détour de souvenirs et de recettes culinaires. Un monde peuplé de femmes, d'amours possibles, ou impossibles... Pluralités de tons et d'univers font jaillir une polyphonie de voix, d'images et de sentiments...

Le texte que vous allez découvrir est presque un conte de Noël, une page d'histoire des années 1970! Ce sont les premières pages, inédites, d'un roman à venir, *Ciudades junto al mar*.

Un grand merci à René Vázquez Díaz pour ce cadeau qu'il nous donne à lire!

Anne-Marie Carlier

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

*L'Île du Cundeamor* (*La Isla del cundeamor*), roman, traduit de l'espagnol par Bernard Michel, José Corti, 1997, 408 p., épuisé. Rééd. José Corti, coll. « Les massicotés » n° 14, 2005, 408 p.

*L'Ère imaginaire* (*La Era imaginaria*), roman, traduit de l'espagnol par Bernard Michel, José Corti, coll. « Ibériques », 1999, 368 p.

*Fredrika au paradis* (*Fredrika en el paraíso*), roman, traduit de l'espagnol par Bernard Michel, José Corti, coll. « Ibériques », 2001, 442 p.

*Un amour qui s'étirole* (*Un amor que se nos va*), roman, traduit de l'espagnol par Bernard Michel, José Corti, Collection « Ibériques », 2003, 418 p.

*Exilia* (*El niño enamorado*), récits, traduit de l'espagnol par Bernard Michel, José Corti, coll. « Ibériques », 2004, 192 p., (contient « Le gamin amoureux », « Un verrat sur le balcon », « La femme seule », « Le saxophoniste », « Exilia »).

*Saveur de Cuba* (*El sabor de Cuba*), récit, traduit de l'espagnol par Bernard Michel, Calmann-Lévy, 2004, 268 p.

*Florina* (*Florina*), roman, traduit de l'espagnol par Bernard Michel, Calmann-Lévy, 2005, 170 p.

## EN COURS DE TRADUCTION

*De pronto el doctor Leal*, Icaria Editorial, Barcelona, 2008 (prix Juan Rulfo de Radio France International, 2007).

VILLES EN BORD DE MER

« CELUI QUI S'ÉGARE PEUT, PAR ERREUR,  
TROUVER DE NOUVEAUX CHEMINS. »

ARTUR LUNDKVIST<sup>3</sup>

« AUCUNE POSSIBILITÉ DE FAIRE QUELQUE  
AUTO PORTRAIT AUTREMENT QU'EN TOMBANT  
EN PIÈCES, QU'EN SE DÉSAGRÉGEANT, EN SUIVANT  
LES MOUVEMENTS DE LA DÉSAGRÉGATION... »

BRIGITTA TROTZIG<sup>4</sup>

3– Artur Lundkvist, *De darrande löven: Nya afolyrismer*, Bokförlaget Trevi, Estocolmo, 1988.

4– Brigitta Trotzig, *Contexte matériaux*, traduit du suédois par Régis Boyer, éditions José Corti, 2003.

À Katja, à Maia et à la petite Stella,  
qui un jour se demanderont  
qui fut René Vázquez Díaz

Le froid pénétrait comme une dague et la neige, très fine, jaillissait comme poudre de diamant dans l'air du matin. La Gare centrale de Varsovie, en pleine réfection, avait une odeur étrange et un aspect lugubre ce mardi 24 décembre 1974, jour où j'allais m'enfuir en Suède.

Le sinistre train que je m'apprêtais à prendre était laid et russe, il arrivait des profondeurs de l'est de l'Europe. *Mitropa*, était-il écrit en lettres rouges sur les wagons d'un vert pisseux à destination de l'Allemagne de l'Est. La première chose que je remarquai, et qui me fit froid dans le dos, était qu'à chaque porte de mon wagon se trouvait un garde armé. C'était un wagon scellé qui, dès qu'il quitterait Varsovie, ne s'ouvrirait plus, jusqu'à son entrée dans le transbordeur qui traversait la Baltique de Sassnitz à Trelleborg.

Était-ce la gare ou ma vie qui dégageait une odeur étrange ? Mon destin avait acquis l'odeur du danger. Mais le danger peut-il sentir ? Bien sûr, je sais par expérience qu'il a un

goût et qu'il sent. Je le percevais tout en serrant la main de Danusia. Cette odeur et cette saveur fade dans la bouche me faisaient davantage peur que le danger en lui-même... Danusia ne savait pas que dans quelques instants je m'échapperais clandestinement de Pologne. Je ne voulus pas le lui dire pour la protéger. Je lui avais menti ainsi qu'à tout le monde, à l'université. Elle pensait que je faisais un voyage normal, et que je rendais vraiment visite à un frère qui travaillait à l'ambassade cubaine de Stockholm. Mais je n'ai jamais eu le moindre frère.

- N'oublie pas de te nourrir convenablement, murmura-t-elle à mon oreille en pleurant.

- Je te le promets, dis-je presque sans pouvoir parler.

Elle me le répétait souvent. Elle avait l'impression que j'avais trop maigri ces derniers temps, et que je négligeais mon alimentation. C'était vrai. Sa mère, une femme chaleureuse et plantureuse, m'envoyait de gros colis de victuailles à la résidence universitaire Wrzeszcz de Gdansk, celle où logeaient les étudiants cubains. De la délicieuse charcuterie, des fruits et du pain de seigle. Le dimanche, elle m'invitait à dîner, faisait des bigos et me disait :

- Le petit Cubain doit manger davantage. En Pologne, il fait froid et il faut se barder de couches de graisse.

Mais avec les événements dramatiques de ces derniers temps, elle me haïssait.

En arrêt sur le quai, regardant passer le long flux des flocons scintillants, je fis un effort pour comprendre ma situation sans toutefois parvenir à penser logiquement. J'étais là, sur un quai

du cœur de l'Europe de l'Est, sur le point de devenir un délinquant international. Dans le fond, ça ne me déplaisait pas tant que ça. Je pensais que cela s'accordait bien au romanque de mon destin aventurier, de jeune rêveur et d'écrivain déraciné et apatride. Cependant, une voix, limpide et lucide, me répétait que jamais, quoi que je fasse, je ne serais apatride. Et en plus, Danusia pleurait. D'abord à chaudes larmes, puis de façon désespérée.

C'étaient les jours les plus glacials de la guerre froide et je le ressentais dans tout mon corps : si j'échouais, on me jetterait en prison, en Pologne puis à Cuba. Je ne pouvais m'imaginer physiquement enfermé dans une cellule. Je me devais de réussir ma téméraire entreprise. Jusqu'à cet instant, j'étais parvenu à tromper mes camarades d'études, les diplomates cubains qui s'occupaient de nous et la Milicja Obywatelska (la police polonaise). Mais maintenant je devais affronter les contrôleurs polonais et allemands, les gardes-frontières et les douaniers.

- On se revoit en janvier, mentis-je, comme quelqu'un qui a la bouche pleine de neige.

Je lui avais dit que je passerais les fêtes de Noël et le jour de l'An avec mon frère à Stockholm. Puis que je reviendrais à Gdansk et à elle, ma bien-aimée Danusia... Elle retira soudain sa main tiède de la mienne et fut prise d'une violente colère, chose rarissime chez elle.

- Alors, tu me prends vraiment pour une imbécile ! Tu crois vraiment que je ne me rends pas compte, que je ne sais pas tout, René ? Ça se voit à une lieue que tu es mort de trouille ! En l'entendant j'eus encore plus peur.

- Je sais très bien que tu ne reviendras jamais ! *Nigdy, nigdy, nigdy!*

Qu'est-ce que pouvait bien savoir Danusia ? Comment pouvait-elle le savoir ?

Felipe arriva à la gare avec son sac à dos, et sans le savoir, il me sauva d'une catastrophe annoncée. Car dès que Danusia le vit, elle s'obligea à garder le silence. Felipe était un Péruvien qui partait en Suède avec moi. Avec une longue chevelure, de petits yeux qui jamais ne regardaient quelqu'un en face, Felipe était mou, calculateur, à moitié analphabète et aussi faux qu'un billet de sept dollars. Sans même avoir achevé ses études secondaires, il avait obtenu une bourse pour poursuivre des études universitaires en Pologne grâce à je ne sais quelles relations avec le parti communiste de son pays. Comme il était convaincu que les femmes appartenaient à une catégorie humaine inférieure, son rêve était de retourner dans son pays « entouré de Polonaises stupides et belles pour fonder un bordel haut de gamme ». Felipe avait eu des ennuis avec la police pour avoir maltraité l'une de ses petites amies qui étudiait à Sopot. Je ne lui avais pas demandé de m'accompagner en Suède. Il ignorait que mon voyage de vacances de Noël était en réalité une dangereuse fugue. Comme il était, non seulement traître, mais aussi lâche, et qu'il n'osait pas voyager seul, il se colla à moi lorsque je lui racontai, au dernier moment, mes salades sur mes « vacances suédoises ». Je n'avais pas confiance en lui, ce n'était pas mon ami et au fond, je le méprisais, à cause de son manque de principes et de scrupules ; mais j'eus l'impression que la providence

l'avait placé sur mon chemin à un moment crucial : un compagnon de voyage « normal » contribuerait à ne pas éveiller de soupçons. Felipe me demanda de lui prêter de l'argent pour acheter un billet aller et retour, en promettant de me le rendre quand il aurait trouvé un emploi de plongeur en Suède. Le Péruvien était rusé et fier de son habileté. Il pensait que je ne savais pas qu'il ne me rembourserait jamais. Pour moi, il était indispensable qu'il soit détendu pendant le voyage, totalement maître de la situation : pour lui, je n'étais qu'un Cubain naïf, appartenant à la nomenklatura diplomatique cubaine, qui lui offrait, gratuitement le luxe de voyager de l'autre côté de la Baltique. Pour la majorité des étudiants étrangers, un voyage comme celui-ci était un rêve, et pour les Polonais, de l'ordre de l'impossible.

L'heure était arrivée de faire les adieux et d'affronter le danger.

- Danusia, je ne t'oublierai jamais, réussis-je à prononcer, sans savoir comment.

Il me prit l'envie de lui dire merci, pour tout ce qu'elle m'avait donné, merci pour tant d'amour aussi pur, et je voulus lui demander pardon de l'abandonner ainsi, anéantie, en sachant, mais sans savoir ce qu'il en serait de moi.

Le train était là. Une masse informe qui m'attendait. *Mitropa*. Ma troupe. La troupe de qui ? Le temps fuyait. Les minutes s'écoulaient comme l'eau d'un ruisseau, et de l'autre côté, il y avait un abîme de glace. Si je sautais pour de bon de l'autre côté, irais-je échouer dans le néant ? Était-ce cela ma vie, ou étais-je en train de vivre la vie d'un autre ? Parmi la paperasse

que j'emportais avec moi, récits et notes pour des romans à venir, il y avait ce poème :

*Vivre c'est arriver  
s'ouvrir comme un livre  
qui pâlit peu à peu à la lumière,  
vivre c'est s'approcher, s'éloigner ou s'enfuir  
Et de nouveau arriver.*

Et maintenant, je fuyais.

Avant de monter dans le train, je devais être en accord avec moi-même : n'étais-je pas en train de commettre une stupidité monumentale ? Était-ce vraiment cela ce que je souhaitais faire de ma vie ? N'y avait-il pas d'autres chemins ? Serais-je capable de laisser derrière moi tout ce qui était mien et ce à quoi j'appartenais ? Mes parents, mes amis, cette langue espagnole si sonore, mon Góngora, mon Quevedo, et mon Cervantes, mon Valle Inclán, mon Lorca et mon Cernuda ? Mon Lezama Lima et mon Carpentier, mon Vallejo et mon Neruda ? Ma sœur adorée et mon oncle Pancho, José Martí et Fidel Castro ?

Bon Dieu ! qu'allais-je donc faire en Suède ?

Que signifiait ce mot pour moi ? Quelque chose d'insaisissable et d'opaque. Suède. Quelque chose d'abstrait, de totalement imaginaire, un morceau glacé sur la carte. Bernadotte et Strindberg. Un maréchal de Napoléon devenu roi de Suède par un tour de passe-passe. Un écrivain légendaire que j'avais lu lors de mes après-midi à la Bibliothèque nationale de La Havane, dans une édition d'Espasa Calpe datant

des années quarante. La Suède me faisait penser à la reine Christine, une virago abdicataire, pompeuse et catholique par opportunisme. La Suède, c'était Alfred Nobel, l'humaniste de la dynamite, et bien entendu Ingmar Bergman, le poète de l'angoisse visuelle. Je connaissais aussi Artur Lundkvist, ce poète qui une fois avait séjourné à l'Hôtel Riviera en compagnie de sa séduisante épouse, et qui avec Nicolas Guillén, Neruda et Aragon avait lutté pour la paix, dans les années cinquante. Mais à cette époque-là, la Suède c'était avant tout Olof Palme : ce Premier ministre qui, quelques années auparavant, avait pris la tête d'une manifestation à Stockholm contre l'agression des États-Unis au Vietnam, un flambeau à la main, aux côtés du représentant du peuple vietnamien. Cette photo fut publiée à Cuba et dans 367 journaux américains. Mais était-il possible que moi, un jeune homme rebelle de la mer des Antilles qui avait vécu son premier automne à vingt ans, pût trouver en Suède l'atmosphère adéquate pour s'épanouir en tant qu'homme et en tant qu'écrivain ?

Il y avait encore de pires inconnues...

Si on ne me laissait pas rester en Suède, où irais-je échouer ? Je ne voulais pas vivre aux États-Unis, ce n'était pas négociable. L'Espagne, je n'y avais même pas pensé car j'étais dans l'urgence et cette lointaine Espagne au gouvernement fasciste restait en marge de mes possibilités et de mes rêves.

Et qu'allait devenir ma vie d'écrivain ?

Mes idées étaient aussi floues que ma propre silhouette sur ce quai, mais jamais je ne doutais que j'écrirais des livres. En Scandinavie ou n'importe où.

Devrais-je changer de langue ? Rien que d'y penser me donnait des frissons. À ce stade, je lisais bien l'anglais, je parlais couramment le polonais, et je savais que chaque langue exprime à sa façon la nature, les émotions, les ambiances et les perceptions, et c'était justement cela que j'étais en train d'apprendre à exprimer, mais dans la langue de ma mère et de Cervantes. L'espagnol était comme un être aimé qui vivait en moi. En même temps, l'espagnol m'avait porté en son sein pendant vingt ans et maintenant c'était moi qui en étais « enceint ». Oui, la langue espagnole était comme un fœtus à l'intérieur de mon âme, et elle était trop développée pour que je l'extirpe au moyen d'une opération artificielle. Non, pensais-je, changer de langue serait comme changer de poumons ou de cœur.

Je cultiverais ma langue espagnole et cubaine même si je devais l'obliger à fleurir sous la neige.

Mes deux années en Pologne m'avaient appris que pénétrer une culture étrangère imposait des traumatismes et offrait des possibilités. Dans ce processus, l'apprentissage de la nouvelle langue était capital. Si vraiment j'arrivais à débarquer en Suède, j'essaierais d'apprendre le suédois rapidement, tout énigmatique et impénétrable qu'il semblât, et j'étudierais la littérature suédoise comme n'importe quel natif. En Pologne, j'avais compris qu'il n'est possible de saisir l'âme des gens que si l'on connaît à fond leurs dictons, leurs tournures linguistiques et leur littérature. Mais si je parvenais à intégrer la culture suédoise, pensai-je, ce devrait être sans renoncer à mon individualité la plus authentique. S'assimiler à une nouvelle société

n'est pas la même chose que de se dépersonnaliser.

Ce fut en ce matin glacial que je me rendis compte qu'indépendamment de la qualité de ce que j'allais produire, j'étais condamné à faire partie d'une longue tradition d'écrivains égarés. Aristote naquit en Macédoine, mais écrivit son œuvre loin de sa patrie. Dante en fit de même. Cervantes fut soldat, prisonnier en des terres lointaines et vagabond sans répit. Marx écrivit à Londres et Carpentier en France et au Venezuela jusqu'au triomphe de la Révolution. Le poète polonais Cyprian Kamil Norwid, que j'avais appris à admirer pendant de longues (et ardues !) lectures à Lodz et Gdansk, mourut seul à Paris vaincu par la misère et la tuberculose. Ce ne fut qu'à titre posthume, et très longtemps après, que l'on reconnut sa grandeur. Et comment José Martí écrivit-il son immense œuvre ? « À coup de fragments », d'après ce qu'il dévoile dans ses notes, et loin de Cuba. La Avellaneda, Conrad, Joyce, Beckett, Cortázar, tous écrivirent loin de leur Patrie. Et Hemingway ? Un écrivain immigrant sur l'île de Cuba. Voilà le chaos qui rongea mon esprit à ce moment-là.

– Aujourd'hui, c'est la nuit de Noël et peut-être la passeras-tu en Suède sans Danusia et sans personne, murmura en moi, une voix inconnue.

Suède. Swecja, Sverige, Sweden, Suède. Quelle que soit la langue, il fallait prononcer ce mot avec un glaçon dans la bouche.

Et Danusia ? Sa tendresse et les erreurs que nous avons commises ensemble, quasiment comme de jeunes autistes, emportés par la passion, m'avaient profondément changé. Étais-je

donc, enfin, un type vraiment mûr, un homme accompli ? Étais-je prêt à franchir le pas ? Dans l'immédiat, le fait que Danusia sût représentait un grand danger. À cet instant, un seul mot d'elle à ce propos aurait tout ruiné. À dire vrai, elle tenait entre ses mains et mon intégrité et mon avenir.

– Nous savons toujours, nous, les femmes, avait l'habitude de dire ma tante Judith ; mais nous feignons ne pas savoir pour que les hommes se figurent que ce sont eux qui savent, pendant que nous, nous sauvons l'essentiel de la vie.

Je n'avais pas de passeport valide pour entreprendre ce voyage insensé, ni de visa me permettant d'entrer dans le royaume de Suède. Je possédais un « passeport spécial » cubain, très spécial puisque justement il ne servait à rien : un document inutile pour voyager dans des contrées qui ne soient ni la Pologne ni Cuba. Avec un permis consulaire, il permettait aussi d'entrer et de sortir des autres pays socialistes. Avec un passeport comme le mien, une personne jouissant de toutes ses facultés mentales n'aurait jamais osé monter dans ce funeste train de *Mitropa* pour sortir de Pologne, traverser l'Allemagne et entrer en Suède. C'est pour cela que mon destin sentait et avait un goût de naufrage et de destruction.

Felipe et moi avions des billets aller-retour en première classe. Je les avais achetés la veille dans une agence de voyages spéciale (je crois qu'elle s'appelait Orbis) où il fallait payer en dollars et où l'on ne me demanda presque aucune explication. Je dis que j'étais un habitué de ce type de voyages et que j'allais passer Noël chez mon frère. Comme il était consul à Stockholm et qu'il m'attendrait à Trelleborg, les autorités

suédoises me laisseraient entrer sans mot dire. Comme mesure élémentaire de théâtralité, j'avais acheté une veste et des jeans Levi's hors de prix, déguisement qui en ces temps-là me donnait un air d'étranger et d'exclusivité « occidentale » et en même temps une touche de distinction juvénile. Pour parfaire dignement le statut d'un frère diplomate, je m'étais acheté un manteau en cuir très fin qui suscitait des regards envieux chez les passants.

Révolu était le temps des doutes et des exercices d'auto-commissionnement. Je me devais de passer à gué le ruisseau qui séparait ma vie passée de mon avenir. Danusia avait pâli et ne pleurait plus. Elle m'étreignait de ses longs bras constellés de taches de rousseur. Fermant les yeux, j'inspirais pour la dernière fois l'air d'une Pologne où j'avais été heureux. La bouche de Danusia avait le goût d'une colère retenue. Une superbe femme, dans tous les sens du terme, et que je devais abandonner. J'eus une envie irrésistible de pleurer. Pas seulement de pleurer. J'eus envie de me mettre à crier de douleur, ici-même, au milieu de la foule qui se pressait sur ce quai de la guerre froide et du rideau de Fer, pour qu'elle s'entendît au Kremlin, à Washington Square et sur la Plaza de la Revolución. Mais ce n'était pas nécessaire. L'important était que ma plainte s'entendît à l'intérieur de ma conscience, et là, le bruit y était assourdissant.

Je me sentais comme en apesanteur, d'une sensibilité à fleur de peau et sans mots. C'était une sensation qui m'avait déjà saisi auparavant. J'étais malade d'adieu. Maintenant, face à l'irréversible perte de Danusia, j'avais envie de pleurer.

Mais les hommes ne pleurent pas. Nous, comme le dit le cliché, nous défions le destin », c'est-à-dire que nous nous en allons. Mon allure parut sûrement arrogante et mondaine lorsque je montai dans le *Mitropa*. J'emportais avec moi une guitare, quelques bouteilles de whisky, un minuscule baluchon de vêtements et les manuscrits de ce que j'avais écrit à l'internat de La Havane ainsi que durant mon séjour en Pologne. De l'argent que m'avait envoyé ma tante et qui rendait ma fugue possible, il ne restait presque plus rien.

Lorsque le contrôleur et l'officier de l'immigration ouvrirent la porte de notre compartiment, ils virent deux jeunes et joyeux passagers latino-américains en train de boire du whisky et de chanter *Si Adelita se fuera con otro*. Felipe les invita à boire un coup, ils refusèrent, mais sourirent et je remarquai qu'à une heure aussi matinale, ils étaient déjà éméchés. Quand ils apposèrent les poinçons de rigueur sur le passeport de Felipe, je sortis deux bouteilles de whisky et leur demandai s'ils en voulaient.

- Nous on en a trop !, m'exclamai-je et j'éclatai de rire.

- Joyeux Noël !, dit Felipe, trop heureux de voyager et de m'avoir aussi bien roulé.

Les deux hommes regardèrent les bouteilles tout en souriant, et inspectèrent mon non-passeport.

- Passeport spécial, murmura le contrôleur sans me regarder.

- Mon frère est consul à Stockholm, dis-je en haussant les épaules et en jouant un sol majeur sur ma guitare, totalement convaincu d'être fait prisonnier, d'ici peu.

Mais pas du tout. Ils apposèrent le poinçon et sortirent. C'est

alors que Felipe me dit :

- Tu me crois vraiment bête ? Je sais très bien que tu vas t'enfuir. J'ai besoin de trois cents dollars pour poursuivre ma route en Suède. Si tu ne me les donnes pas, je peux te dénoncer. J'en restais paralysé, mais cette fois-ci, non pas de peur mais de rage. Je ne sais d'où me vint assez de sang-froid pour lui dire :

- Dénonce-moi. Et je dirai que tu as tout financé avec de l'argent pour le moins douteux. Et tu vas pourrir dans une prison polonaise.

Felipe éclata de rire, un rire nerveux, et me dit qu'il plaisantait.

Je bus un coup et me mis à chanter *Lagrimas negras*. Tout à coup, le contrôleur revint. Je cessai de chanter et me disposai à affronter ma non-vie de prisonnier. Je serais un chroniqueur carcéral. Peut-être que je ne sortirais jamais vivant de la prison parce que personne ne m'en libèrerait. Le contrôleur avait apporté un cartable, dans lequel il mit les bouteilles offertes, sans prononcer le moindre mot, en remerciant d'un regard éloquent.

Je ne pouvais pas croire ce qui était en train de m'arriver, je cessai de boire.

À partir de ce moment, je devais être sobre et le plus lucide possible. J'inspectai mon passeport et je vis qu'ils y avaient glissé un visa, dûment poinçonné. Quand nous passâmes la frontière allemande, ils ne vérifièrent avec soin que le billet et le petit papier magique. Je crois qu'ils ne regardèrent que ma photo sur le passeport. Au bout de longues heures au cours

desquelles j'occupai Felipe à chanter de façon compulsive, le train s'arrêta en émettant une longue stridulation gutturale. C'était comme si nous étions à l'intérieur d'un tunnel.

Soudain, nous nous trouvâmes entourés de poids lourds dans le ventre du transbordeur.

C'est là que je compris vraiment que je serais bientôt en Suède, mais je n'y croyais pas encore. Nous sortîmes et j'observai la mer Baltique : une mare toute noire. Des morceaux de glace blafarde flottaient sur les eaux mortes. Le sillage du bateau traçait une ligne qui m'éloignait de moi-même. Lors du contrôle des passeports à Trelleborg, les autorités suédoises me demandèrent si je voulais demander l'asile politique. Je répondis que non, que je devais y réfléchir, que je venais de sortir d'une situation très tendue et que je n'étais sûr de rien. Ils m'informèrent alors qu'avec ce passeport, je pouvais rester en Suède trois mois. Trois mois pour me décider : ou je quittais le Royaume, ou j'y restais en tant que réfugié, ou je m'adressais à l'ambassade cubaine pour que l'on me délivrât un autre passeport.

À Trelleborg, je racontai toute la vérité à Felipe, et il s'en fallut de peu qu'il meure d'une panique rétroactive, malgré ses menaces. Il eut un accès de colère suivi d'une crise de nerfs, probablement lorsqu'il comprit qu'il aurait pu réellement me soutirer les trois cents dollars. Avec nos billets, nous pouvions continuer jusqu'à Stockholm en changeant juste de train, mais je lui dis que j'allais à Malmö, et que je désirais continuer seul.

– Ici nos chemins se séparent à jamais, Felipe. Oublie l'argent que tu me dois. Bonne chance.

Je n'ai jamais compris pourquoi j'avais pris la décision d'aller à Malmö. Je crois que le désir de me soustraire à la mauvaise compagnie de Felipe fut déterminant. Je ne connaissais personne à Malmö et ne savais absolument rien de cette ville. Felipe avait des amis à Stockholm qui pourraient l'héberger, et à mon grand soulagement, il partit seul, quoique indécis et offensé, vers la capitale. Malgré ses nombreux efforts, il ne parvint pas à me convaincre de le suivre.

*Mitropa* glissa lourdement sous le haut plafond voûté, peint d'un épais rouge brique, de la Gare centrale de Malmö, et lorsque je descendis du train, j'eus le pressentiment d'une mort certaine. Ma solitude était impénétrable. Je n'avais pas assez d'argent pour aller à l'hôtel, je ne connaissais personne et les rues, recouvertes d'une neige glissante, à l'heure où tout le monde fêtait Noël, étaient désertes. Je me souvins des paroles de Sancho Panza adressées à Don Quichotte agonisant, et je repris courage. Selon Sancho, la pire folie de la vie est de se laisser mourir sans que personne ne nous tue, mourir tout simplement, sans que d'autres mains ne nous détruisent que « celles de la mélancolie ».

Dans mon cas, ce danger était très réel.

Je décidai de sauver ma peau, et la première chose que je fis fut un rapide inventaire afin de voir si je serais capable de passer cette nuit glaciale sous les intempéries. Je disposais de plusieurs maillots en coton, quelques chemises et un gros pull-over en laine qui ne me plaisait pas, mais que Danusia m'avait offert. Sur toutes ces couches de vêtements, j'avais la formidable protection de mon manteau en cuir. Mes chaus-

settes étaient en laine ainsi que mon bonnet, qui tenait chaud bien que fort laid. Au moins le froid ne me tuerait pas. Si je trouvais un coin sec sous un porche, je survivrais. Sans savoir comment, j'arrivai sur une place, Stortorget, au milieu de laquelle se trouvait une statue équestre. Karl X Gustav mentionnait la plaque. Je me souvins de ce nom découvert à l'époque de mes cours de langue polonaise à l'université de Lodz. Ce roi sanguinaire et guerrier avait vandalisé la Pologne. Je savais que le monastère de Czestochowa avait joué un rôle important dans la résistance contre les invasions suédoises. Mon maître en polonais, le vieil homme distingué, Pan Szymanski, nous raconta qu'il y avait encore au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les campagnes polonaises une prière disant: « Seigneur, sauve-nous de la peste, de la famine, des incendies et des Suédois. » Sur le chapeau du roi trônait un amusant petit tas de neige, qui resplendissait sous les lumières jaunâtres de Stortorget.

Je commençai par longer un canal à moitié gelé. L'odeur de la ville me semblait tellement bizarre! Jusqu'à maintenant, pensai-je tout en ayant un peu froid aux pieds, l'histoire du siècle a été celle de l'exil et des migrations et tout portait à croire que cette situation empirerait. De grands mouvements de groupes humains, et par conséquent d'individus, c'est le signe des temps. Pourquoi abandonne-t-on son pays natal? Le monde n'est pas un lieu paisible, me dis-je, et les motivations de l'être humain sont toujours mystérieuses. Par exemple, les miennes. Le communisme offrait des solutions à de grands problèmes de l'humanité, en même temps qu'il étouffait les

gens dans une mer de chaînes invisibles. L'essence anti-humaniste et déprédatrice du capitalisme fomenta des guerres sanglantes, pensai-je, intronisa des dictatures fascistes et accroît la misère, cependant que les souffrances de l'humanité empiraient. Dans ce tragique contexte, je n'étais rien d'autre qu'une balle perdue et inoffensive sur le point d'être enterrée dans la neige glissante d'une ville étrange, une nuit de Noël au milieu des années soixante-dix.

On abandonne son pays à la recherche de meilleures conditions de vie.

En Pologne, mes amis mexicains m'avaient raconté le drame qui chaque jour se jouait le long de la frontière avec les États-Unis. Des centaines de milliers de Latino-Américains essayaient de traverser la frontière à la recherche des avantages que procurait le pays exploiteur du Nord. Des milliers de Chiliens fuyaient les chambres de torture de Pinochet. Les militaires brésiliens avaient torturé et assassiné le père d'Alice, un médecin aux idées socialistes. Les riches du monde refusaient aux pauvres la possibilité de sortir de leur désespoir. Les gens émigrent pour fuir l'oppression politique, pensai-je, ou pour vivre avec l'être aimé ou simplement pour sauver leur vie.

Moi je quittais mon pays comme un remède urgent à une situation personnelle insoutenable.

La *Ley de Ajuste Cubano*, ratifiée par les États-Unis en 1966, stipule que tout Cubain qui arrive en territoire américain obtient automatiquement le statut de réfugié politique. Peu importe que ce soit en commettant un délit, par exemple en détournant un avion ou un bateau sous la menace d'une arme.

Cette clause migratoire qui privilégie les Cubains fait partie de la propagande américaine pour discréditer la Révolution. Et cette impression d'être les émigrants préférés du Monde libre devait m'influencer, comme elle en influença beaucoup de ma génération. Même si c'était inconscient, je conservais l'espoir que les autorités suédoises me traiteraient avec des gants de velours en arrivant à leurs frontières, et la réalité m'avait donné raison à Trelleborg. Alors qu'on avait dit au Péruvien Felipe qu'il ne pouvait rester en Suède qu'en tant que touriste, puis partir, on avait ouvert la possibilité de demander l'asile politique au Cubain René.

Malgré les couches d'habits que je portais et l'excellence de mon manteau de cuir, je sentais les rafales de froid s'infiltrer à travers mes os, depuis mes pieds, provoquant des tremblements qui allaient et venaient. Cette nuit de Noël, tandis que j'errais dans ces rues désertes, je compris que j'étais devenu un fugitif, un émigrant, un exilé. Dorénavant, je serais un messager incompris naviguant sur une mer de traditions et de préjugés impropres. *Un écrivain solitaire*. De nombreuses années plus tard, un professeur allemand dirait que j'étais le loup solitaire de la littérature cubaine.

- Toute personne qui émigre a quelque chose en elle d'un naufragé, dis-je à voix haute comme pour me réchauffer, et tournant le regard, je me rendis compte que quelqu'un voulait me parler. C'était un pasteur à l'aspect fantasmagorique, livide comme un cadavre ambulante, l'air soucieux et si sec qu'il me fit peur. Dans un anglais articulé et cordial, le religieux me posa la question la plus rhétorique de toutes : il voulait savoir si j'étais

seul. Autour ne planaient que des ombres blafardes et transies ; il n'y avait même pas trace de policiers. Non sans une certaine méfiance, j'essayai de sonder ses intentions et, sans plus de cérémonie, je lui dis toute la vérité. Oui, j'étais absolument seul et je n'avais nul endroit où aller. Ce bon pasteur ne me demanda pas d'où je venais, ni si j'étais croyant ni depuis combien de temps j'étais dans sa ville. Il voulut seulement connaître mon prénom et si je voulais me joindre à « un réveillon alternatif de Noël ».

Je me souviens de ma reconnaissance pour la longue table couverte de mets traditionnels, la chaleur des bougies allumées et les guirlandes de l'Avent, le sapin de Noël et la couleur rouge de la nappe, et ma sensation de me trouver provisoirement à l'abri. Pour la première et dernière fois de ma vie, je mangeai de la morue trempée dans de l'eau de javel, pendant que quelques petites vieilles irréelles, au teint parfait comme si elles appartenaient déjà au royaume des cieux, entonnaient des chants de Noël avec des guitares un brin désaccordées. Je me rendis compte tout de suite que nous, les invités, formions une faune qui vivait en marge de la société. Il y avait ici des vieillards solitaires, quelques camés, des délinquants et des mendiants oubliés par l'État du bien-être. Une très belle jeune femme de Kiruna, qui je ne sais pourquoi me donna l'impression qu'elle se prostituait, m'invita à fumer du hasch (je refusai) au beau milieu de ce réveillon miséricordieux. Je mangeai des harengs marinés et du pâté de foie ; je goûtai le jambon mariné avec du sel et du sucre, enrobé d'une pâte à beignets à base d'œufs, de moutarde et de cha-

pelure, et me goinfrai (je ne savais pas quand je remangerais) de pain noir, de galettes de gingembre et de riz au lait.

Le pasteur me permit de passer la nuit dans une auberge administrée par son église, et le lendemain je me dis que mon salut pouvait se trouver dans l'annuaire téléphonique de Malmö. Je pensais que j'y dénicherai sûrement un González, un Rodr'guez ou un Pérez, et qui sait, peut-être même un Díaz. J'ouvris l'annuaire au hasard, et à la lettre M, je trouvai un Manzano, Antonio. J'appelai, et sans aucun préambule, je dis qui j'étais, d'où je venais et ce que j'avais fait, puis j'ajoutai :  
- Monsieur Manzano, je me trouve dans une situation très confuse, je ne sais rien de la Suède et j'ai besoin de vos conseils. Pourrions-nous prendre un café un de ces jours ?

Il y eut un silence sur la ligne, comme si mon interlocuteur était devenu muet face à cet appel invraisemblable.

Je m'attendis au pire.

- Ramène-toi, ne t'en fais pas, ramène-toi !, cria-t-il avec ce qui me sembla une effusion sincère, et il me donna son adresse. Ce n'était pas n'importe qui. Originaire de l'île de Tenerife comme mon grand-père Domingo, Antonio était le chef de l'Hôtel Savoy, dont le restaurant était l'un des plus sélects de tout le pays. Antonio me reçut comme un frère. C'était un type plein d'esprit, chaleureux et honnête. Ce même jour, il me demanda :

- Sais-tu cuisiner, René ?

CIUDADES JUNTO AL MAR

EL QUE SE PIERDE PUEDE, POR ERROR,  
HALLAR CAMINOS NUEVOS.

ARTUR LUNDKVIST<sup>5</sup>

NO HAY OTRA FORMA DE AUTORRETRATARSE QUE  
ROMPERSE Y CAERSE A PEDAZOS, SIGUIENDO LOS  
MOVIMIENTOS DE LA CAÍDA.

BIRGITTA TROTZIG<sup>6</sup>

5– Artur Lundkvist, *De darrande löven: Nya afolyrismer*, Bokförlaget Trevi, Estocolmo, 1988

6– Birgitta Trotzig, *Contexto: Material*, Visor Libros, 2005

*A Katja, a Maia y la pequeña Stella,  
que un día se preguntarán  
quién fue René Vázquez Díaz*

El frío hincaba como una daga y la nieve, finísima, brotaba como un polvo de diamante del aire de la madrugada. La Estación Central de Varsovia, que estaba siendo restaurada, tenía un olor extraño y un aspecto lúgubre aquel martes 24 de diciembre de 1974 en que yo iba a escaparme a Suecia. El funesto tren que pretendía coger era feo y ruso, y venía de lo profundo del Este de Europa. *Mitropa*, decía con letras rojas en los vagones de un verde sucio con rumbo a Alemania Oriental. Lo primero que noté con un escalofrío, fue que en el vagón donde estaba mi compartimiento había un guardia armado en cada puerta. Era un vagón sellado que en cuanto partiera de Varsovia ya no se abriría más, hasta entrar en el transbordador que atravesaría el Báltico de Sassnitz hasta Trelleborg. ¿Sería la Estación de trenes o mi vida la que tenía un olor extraño?

Mi destino había adquirido el olor del peligro. ¿Pero el peligro puede oler? Sí, yo sé por experiencia que sabe y huele.

Lo percibía mientras apretaba la mano de Danusia. Aquel olor y aquel sabor soso en la boca me daban más miedo que el peligro mismo.. Danusia no sabía que dentro de unos instantes yo me escaparía ilegalmente de Polonia. No quise decírselo para protegerla. Yo le había mentido a ella y a todos en la universidad. Ella creía que yo haría un viaje normal, y que de verdad visitaría a un hermano que trabajaba en la embajada cubana de Estocolmo. Pero yo nunca tuve ningún hermano.

- No se te olvide comer bien –me susurró al oído, llorando.

- Te lo prometo –dije casi sin poder hablar.

Ella solía decirme así. Le parecía que yo había adelgazado demasiado en los últimos tiempos, y que descuidaba mi alimentación. Era cierto. Su madre era una señora cálida y gorda que me enviaba grandes paquetes de comida al albergue universitario en Gdansk Wrzeszcz donde vivíamos los estudiantes cubanos. Embutidos riquísimos, frutas y pan de centeno.

Los domingos me invitaba a cenar, hacía *bigos* y me decía:

- El cubanito tiene que comer más. En Polonia hace frío y hay que criar reservas de grasa.

Pero los dramáticos sucesos de los últimos tiempos la habían hecho odiarme.

Muy paradito en el andén, viendo pasar el flujo lento de la nievecilla brillante, hice un esfuerzo por comprender mi situación pero sin lograr pensar lógicamente. Allí estaba yo en un andén del corazón de Europa del Este, a punto de convertirme en un delincuente internacional. En el fondo no lo veía tan mal. Creía que eso se compaginaba con la nove-

lería de mi destino aventurero de joven soñador y de escritor desarraigado y apátrida. Sin embargo, una voz muy clara y lúcida me repetía que yo jamás, hiciera lo que hiciera, podría ser un apátrida. Y además Danusia estaba llorando. Primero a moco tendido y ahora desesperadamente.

Eran los días más gélidos de la Guerra Fría y yo lo sentía en todo mi cuerpo: si fallaba me meterían en la cárcel, primero en Polonia y después en Cuba. No podía imaginarme físicamente encerrado en una celda. Tenía que tener éxito en mi empresa temeraria. Hasta ese momento había logrado engañar a mis compañeros de estudios, a los diplomáticos cubanos que se encargaban de nosotros y a la *Milicja Obywatelska* (la policía polaca). Pero ahora tendría que enfrentarme a los conductores polacos y alemanes, a los guardias fronterizos y los funcionarios de aduana.

- Nos vemos de nuevo en enero –mentí como quien tiene la boca llena de nieve.

Yo le había dicho que pasaría las navidades y el año nuevo con mi hermano en Estocolmo. Luego regresaría a Gdansk y a ella, mi amada Danusia. De repente retiró su mano tibia de la mía y le dio un ataque de rabia, cosa muy rara en ella.

- ¡Entonces de verdad crees que soy una imbécil! ¿De verdad crees que no me doy cuenta, que no lo sé todo, René? ¡Si a la legua se te nota que estás muerto de miedo!

Al oírla sentí más miedo todavía.

- ¡Sé muy bien que no volverás nunca! ¡*Nigdy, nigdy, nigdy!* ¿Qué era lo que Danusia sabía? ¿Cómo podía saberlo?

Felipe llegó a la Estación con su mochila, y sin saberlo me

salvó de una catástrofe prematura. Pues en cuanto Danusia lo vio se obligó a guardar silencio. Felipe era un peruano que se iba conmigo a Suecia. De larga melena y ojos pequeños que nunca miraban de frente a nadie, Felipe era fofo, calculador, semianalfabeto y falso como un billete de siete dólares. Sin ni siquiera haber terminado la secundaria, obtuvo una beca para realizar estudios universitarios en Polonia gracias a no sé qué contactos con el Partido Comunista de su país. Como estaba convencido de que las mujeres pertenecían a una categoría humana inferior, su sueño era volver a su país "rodeado de polacas estúpidas y bellas para fundar un burdel de alta categoría". Felipe había tenido problemas con la policía por maltratar a una novia suya que estudiaba en Sopot. Yo no le había pedido que me acompañara a Suecia. Él ignoraba que mi viaje de vacaciones navideñas en realidad era una fuga peligrosa. Pero como además de traicionero era cobarde, y no se atrevía a viajar solo, se me pegó cuando le conté, en el último momento, el cuento de mis "vacaciones suecas". Yo no confiaba en él, no era mi amigo y en el fondo yo lo despreciaba, por su falta de principios y de escrúpulos; pero me pareció que la providencia me lo había puesto al lado en un momento crucial: un compañero de viaje "normal" contribuiría a no despertar sospechas. Felipe me pidió dinero prestado para comprar un billete de ida y vuelta, con la promesa de devolvérmelo cuando consiguiera un trabajo como lavador de platos en Suecia. El peruano era astuto y vivía orgulloso de su habilidosidad. Creía que yo no sabía que jamás me devolvería aquel préstamo. Para mí era imprescin-

dible que se sintiera relajado durante el viaje, completamente dueño de la situación: para él yo era un cubano ingenuo, perteneciente a la nomenclatura diplomática cubana, que le proporcionaba de gratis el lujo de hacer un viaje al otro lado del Báltico. Para la mayoría de los estudiantes extranjeros un viaje así era un sueño, y para los polacos un imposible. Ya había llegado la hora de decir adiós y hacerle frente al peligro.

- Danusia, no voy a olvidarte nunca -logré sacar de mí no sé ni cómo.

Sentí ganas de darle las gracias por todo lo que me había dado, gracias por tanto amor tan puro, y quise pedirle perdón por dejarla así, destrozada, sabiendo pero sin saber qué sería de mí.

El tren estaba allí. Una mole turbia que me esperaba. *Mitropa*. Mi tropa. ¿La tropa de quién? El tiempo se me iba. Los minutos corrían como el agua de un arroyuelo, y al otro lado había un abismo de hielo. Si de verdad saltaba al otro lado, ¿iría a parar a la nada?

¿Esa era mi vida, o estaba viviendo la vida de otro? Entre la papelería de relatos y anotaciones para novelas futuras que llevaba conmigo, había un poema recién escrito que decía:

*La vida es llegar  
abrirse como un documento  
que la luz poco a poco deteriora,  
vivir es acercarse, alejarse o salir huyendo  
y llegar de nuevo.*

Ahora yo estaba huyendo.

Pero antes de montarme en el tren tenía que ponerme de acuerdo conmigo mismo: ¿no estaría cometiendo una estupidez monumental? ¿Era esto, de verdad, lo que yo quería para mi vida? ¿No habría otros caminos? ¿Sería capaz de dejar atrás todo lo que era mío y a lo que yo pertenecía? ¿Mis padres y mis amigos, mi sonoro idioma español y mi Góngora, mi Quevedo y mi Cervantes, mi Valle Inclán, mi Lorca y mi Cernuda? ¿Mi Lezama Lima y mi Carpentier, mi Vallejo y mi Neruda? ¿Mi hermana querida y mi tío Pancho, José Martí y Fidel Castro?

¿Qué coño iba a hacer yo en Suecia?

¿Qué significaba esa palabra para mí? Algo inasible y opaco. Suecia. Algo abstracto, totalmente imaginario, un trozo helado del mapa. Bernadotte y Strindberg. Un mariscal de Napoleón convertido en Rey sueco por arte de birlibirloque. Un escritor legendario que yo había leído en mis tardes de la Biblioteca Nacional de La Habana, en una edición de Espasa Calpe de los años cuarenta. Suecia me sonaba a la Reina Cristina, una marimacha abdicadora, aforista y católica por conveniencia. Suecia era Alfred Nobel, el humanista de la dinamita, y por supuesto Ingmar Bergman, el rapsoda de la angustia visual. También sabía de Artur Lundkvist, el poeta que se había alojado una vez en el Hotel Riviera con su atractiva esposa, y que junto a Nicolás Guillén, Neruda y Aragón había luchado por la paz en los años cincuenta. Pero en aquel momento Suecia era ante todo Olof Palme: el Primer Ministro que unos años antes había encabezado una manifestación en Estocolmo

contra la agresión de EE UU a Vietnam, antorcha en mano, al lado del representante del pueblo vietnamita. Esa foto se publicó en Cuba y en 367 periódicos norteamericanos. ¿Pero sería posible que yo, un joven ingobernable del Mar de las Antillas que había vivido su primer otoño a los 20 años, pudiese encontrar en Suecia el ambiente adecuado para desarrollarse como hombre y como escritor?

Había peores incógnitas.

Si no me dejaban quedarme en Suecia, ¿adónde iría a parar? Yo no quería vivir en EE UU, eso era innegociable. En España ni siquiera pensé, porque mi situación era urgente y España, al estar lejos y tener un gobierno fascista, quedaba al margen de mis posibilidades y mis sueños.

¿Y qué pasaría con mi vida de escritor?

Mis ideas eran tan difusas como mi propia figurita en aquel andén, pero jamás puse en duda el hecho de que escribiría libros. En Escandinavia o en cualquier otra parte.

¿Tendría que cambiar de idioma? El solo pensarlo me hizo estremecerme. A esas alturas yo leía bien el inglés y hablaba fluidamente el polaco, y sabía que cada idioma expresa a su manera la naturaleza, las emociones, los ambientes y las percepciones, y eso era justamente lo que yo estaba aprendiendo a expresar, pero en la lengua de mi madre y de Cervantes. El español era como un ser querido que vivía dentro de mí. Al mismo tiempo, el español me había llevado en su seno durante veinte años y ahora era yo el que estaba "encinto" de él. Sí, el idioma español era como un feto dentro de mi alma, y estaba demasiado desarrollado como para

que yo lo extirpara mediante una operación artificial. No, pensé, cambiar de idioma sería como cambiar de pulmones o de corazón.

Yo cultivaría mi lengua española y cubana aunque tuviera que obligarla a florecer en la nieve.

Mis dos años en Polonia me habían enseñado que adentrarse en una cultura extraña imponía traumas y ofrecía posibilidades. En ese proceso, el aprendizaje de la nueva lengua era capital. Si de veras conseguía llegar a Suecia, procuraría aprender rápidamente el sueco, por muy enigmático e impenetrable que pareciera, y estudiaría la literatura sueca como un nativo cualquiera. En Polonia había aprendido que sólo es posible penetrar el alma de la gente si se conocen a fondo sus dichos, sus giros lingüísticos y su literatura. Pero si yo llegara a formar parte viva de la cultura sueca, pensé, tendría que ser sin renunciar a mi individualidad más genuina. Integrarse a una nueva sociedad no es lo mismo que despersonalizarse.

Fue aquella mañana congelada cuando me di cuenta de que independientemente del valor de lo que yo produjera, estaba condenado a formar parte de una larga tradición de escritores extraviados. Aristóteles nació en Macedonia pero escribió su obra lejos de su terruño. Lo mismo hizo el Dante. Cervantes fue soldado, cautivo en tierras lejanas y vagabundo sin descanso. Marx escribió en Londres y Carpentier en Francia y Venezuela, hasta que triunfó la Revolución. El poeta polaco Cyprian Kamil Norwid, a quien yo había aprendido a admirar durante largas (¡y arduas!) lecturas en Lodz y Gdansk, murió en París solo y abatido por la miseria y la

tuberculosis. Sólo póstumamente y muchos años más tarde se reconoció su grandeza. ¿Y cómo escribió José Martí su obra inmensa? "A retazos", según lo expresó él mismo en sus cuadernos de apuntes, y lejos de Cuba. La Avellaneda, Conrad, Joyce, Beckett, Cortázar, todos ellos escribieron lejos de la Patria. ¿Y Hemingway? Un escritor inmigrante en la Isla de Cuba. Así era el caos de mi cabeza en aquel momento.

- Hoy es Nochebuena y quizá la pases en Suecia sin Danusia y sin nadie -musitó dentro de mí una voz ajena.

Suecia. Swecja, Sverige, Sweden, Suéde. En cualquier idioma que la pensara, esa palabra había que pronunciarla con un trozo de hielo en la boca.

¿Y Danusia? Su cariño tierno y los errores que cometimos juntos, como jóvenes casi autistas arrebatados por la pasión, me habían cambiado profundamente.

¿Entonces yo era, por fin, un tipo maduro de verdad, un hombre hecho y derecho? ¿Yo estaba preparado para el paso que iba a dar? Por lo pronto, el hecho de que Danusia supiera entrañaba un gran peligro. En ese instante, una sola palabra suya al respecto lo hubiera arruinado todo. En realidad ella tenía mi integridad y mi futuro en sus manos.

- Las mujeres siempre sabemos -solía decir mi tía Judith-; pero fingimos que no sabemos para que los hombres se figuren que son ellos los que saben, mientras nosotras salvamos lo esencial de la vida.

Yo no tenía un pasaporte válido para realizar el viaje descabellado que me proponía, ni un visado que me permitiera entrar en el Reino de Suecia. Yo tenía un "pasaporte espe-

cial" cubano que era especial justamente porque no servía para nada: un documento inútil para viajar a otros sitios que no fueran Polonia y Cuba. Con un permiso consular, también era válido para entrar y salir de los demás países socialistas. Ninguna persona en pleno uso de sus facultades mentales se hubiera atrevido a meterse en aquel aciago tren de Mitropa para salir de Polonia, atravesar Alemania y entrar en Suecia con un pasaporte como el mío. Por eso mi destino olía y sabía a hundimiento y destrucción.

Felipe y yo teníamos billetes de ida y vuelta para viajar en primera. Yo los había comprado el día antes en una agencia especial de viajes (creo que se llamaba ORBIS) en la que había que pagar en dólares y donde casi no me pidieron explicaciones. Dije que estaba habituado a hacer ese tipo de viajes y que iba a pasar las navidades con mi hermano. Como él era cónsul en Estocolmo y me estaría esperando en Trelleborg, las autoridades suecas me dejarían entrar sin chistar. Como medida elemental de teatralidad, yo había comprado una chaqueta y unos vaqueros Levi's carísimos, disfraz que en aquellos tiempos me daba un aire de extranjerismo y exclusividad "occidental", y al mismo tiempo un toque de distinción juvenil. Para completar los signos de un status digno de un hermano de diplomático, me compré un abrigo de piel finísimo que provocaba miradas de envidia en los transeúntes. Ya no había más tiempo para dudas ni para ejercicios de autoconmiseración. Tenía que vadear el arroyo que separaba mi vida pasada de la futura. Danusia había empalidecido y ya no lloraba. Me abrazaba con sus brazos largos

constelados de pecas. Cerrando los ojos, inspiré por última vez el aire de una Polonia donde había sido feliz. La boca de Danusia sabía a ira contenida. Tremenda mujer, en todos los sentidos, la que tenía que abandonar. Me dieron unas ganas incontenibles de llorar. No sólo de llorar. Me dieron deseos de ponerme a chillar de dolor allí mismo, en medio del gentío que ahora se agolpaba en aquel andén de la Guerra Fría y de la Cortina de Hierro, para que se oyera en el Kremlin, en Washington Square y en la Plaza de la Revolución. Pero no era necesario. Lo importante era que mi llanto se oyera dentro de mi conciencia, y allí el ruido era atronador.

Me sentía ingrátido, sensible en todo el cuerpo y sin palabras. Era una sensación que ya me había embargado antes. Yo estaba enfermo de despedidas. Ahora, frente a la pérdida inapelable de Danusia, tenía ganas de llorar.

Pero los hombres no lloran. Nosotros, como dice el cliché, "desafiamos el destino", o sea nos vamos.

Me monté en Mitropa con pasos que seguramente lucieron arrogantes y mundanos. Llevaba conmigo una guitarra, unas botellas de whisky, un bulto ínfimo de ropa y los manuscritos de lo que había escrito en el internado en La Habana y durante mi estancia en Polonia. Del dinero que me enviara mi tía y que hacía posible mi fuga, ya no quedaba casi nada.

Cuando el conductor y el oficial de inmigración abrieron la puerta de nuestro compartimiento, vieron a dos alegres y jóvenes pasajeros latinoamericanos tomando whisky y cantando *Si Adelita se fuera con otro*. Felipe los invitó a que se dieran un trago y no aceptaron, pero sonrieron y yo noté que

a esa hora temprana ya estaban bebidos. Cuando pusieron los cuños de rigor en el pasaporte de Felipe, yo saqué dos botellas de whisky y pregunté si las querían.

- ¡Nosotros ya tenemos demasiado! –exclamé y me eché a reír.

- ¡Feliz Navidad! –dijo Felipe, auténticamente feliz de viajar y de tenerme tan engañado.

Los hombres miraron las botellas sin dejar de sonreír, e inspeccionaron mi no-pasaporte.

- Special passport –murmuró el conductor sin mirarme.

- Mi hermano es cónsul en Estocolmo –dije encogiéndome de hombros y dando un sol mayor con la guitarra, totalmente convencido de que en el próximo instante caería preso.

Pero no. Me pusieron el cuño y salieron. Entonces Felipe dijo:

- ¿Tú te crees que yo soy bobo? Sé muy bien que te vas a escapar. Necesito trescientos dólares para abrirme paso en Suecia. Si no me los das, te puedo denunciar.

Quedé paralizado, pero esta vez no por el miedo sino por la ira. No sé de dónde saqué sangre fría para decir:

- Denúnciame. Yo diré que tú lo has financiado todo con dineros sospechosos. Te vas a podrir en una cárcel polaca.

Felipe se echó a reír nerviosamente y dijo que estaba bromeando. Yo me di un trago y me puse a cantar *Lágrimas negras*, y de repente el conductor regresó. Paré de cantar y me dispuse a enfrentar mi nueva no-vida de presidiario. Sería un cronista carcelario. Quizá nunca saliera vivo de la prisión porque a mí nadie iba a cogerme la baja. El oficial había traído una especie de portafolios, en el que metió las botel-

las obsequiadas sin pronunciar una sola palabra, dando las gracias con una significativa mirada.

Yo no podía creer lo que me estaba sucediendo, y dejé de beber.

A partir de ahora debía estar sobrio y lo más lúcido posible. Inspeccioné mi papaporte y vi que dentro habían puesto una especie de visa volante, debidamente acuñada. Cuando pasamos la frontera alemana, fue sólo el pasaje y el mágico papelito lo que inspeccionaron con detenimiento. A mi pasaporte creo que no más le miraron la foto. Al cabo de muchas horas en las que mantuve a Felipe cantando compulsivamente, el tren se detuvo emitiendo un largo chirrido gutural. Era como si estuviéramos dentro de un túnel.

De pronto nos encontrábamos rodeados de rastras en la panza del transbordador.

Fue allí cuando verdaderamente comprendí que pronto estaría en Suecia, pero aún no me lo creía. Salimos y observé el Mar Báltico, que era un charco negro. Trozos de hielo blanquecino flotaban sobre las aguas muertas. La estela del barco trazaba una línea que me alejaba de mí mismo. En el control de pasaportes de Trelleborg las autoridades suecas me preguntaron si quería pedir asilo político. Dije que no, que tenía que pensarlo, que había salido de una situación muy tensa y no estaba seguro de nada. Me informaron entonces que con ese pasaporte yo podía permanecer en Suecia durante tres meses. En ese tiempo tendría que decidirme: o me iba del Reino, o me quedaba como refugiado, o me dirigía a la embajada cubana para que me dieran otro pasaporte.

En Trelleborg le conté a Felipe toda la verdad, y por poco se muere de pánico retroactivo a pesar de su amenaza. Le dio un ataque rabia y enseguida otro de nervios, probablemente porque comprendió que de verdad hubiera podido sacarme los trescientos dólares. Con nuestros pasajes podíamos seguir hacia Estocolmo con solo cambiar de tren, pero le dije que me iba a Malmö, y que deseaba seguir solo.

- Aquí se bifurcan nuestros caminos para siempre, Felipe. Olvídate del dinero que me debes. Buena suerte.

Nunca he entendido por qué tomé la decisión de irme a Malmö.

Creo que el afán de deshacerme de la mala compañía de Felipe fue determinante. Yo no conocía a nadie en Malmö ni sabía absolutamente nada de esa ciudad. Felipe tenía amigos en Estocolmo que podrían darle alojamiento, y para mi tranquilidad partió solo, aunque indeciso y resentido, hacia la capital. Por muchos esfuerzos que hizo, no logró convencerme de que me fuera con él.

*Mitropa* se deslizó pesadamente bajo el alto techo abovedado, pintado de un espeso rojo ladrillo, de la Estación Central de Malmö, y cuando salí del tren tuve una sensación muy fuerte de que me iba a morir. Mi soledad era inescrutable. El dinero no me alcanzaba para alojarme en un hotel, no conocía a nadie y las calles, cubiertas de una nieve resbalosa, a esa hora en la que todos celebraban la Nochebuena, estaban desiertas. Recordé las palabras de Sancho Panza al agonizante Don Quijote, y me reanimé. Según Sancho, la peor locura de la vida es dejarse morir sin que nadie lo mate

a uno, morir así no más, sin que otras manos nos destruyan más "que las de la melancolía".

En mi caso, ese peligro era muy real.

Decidí luchar por mi vida, y lo primero que hice fue un rápido inventario para ver si sería capaz de pasar aquella gélida noche a la intemperie. Disponía de varias camisetas de algodón, un par de camisas y un grueso pullover de lana que no me gustaba, pero que me lo había regalado Danusia. Sobre todas esas capas de ropa tenía la formidable protección de mi abrigo de piel. Mis medias eran de lana así como el gorro, que calentaba aunque fuera horroroso. Al menos el frío no me mataría. Si encontraba un rincón seco en algún portal, sobreviviría. Sin saber cómo llegué a una plaza, Stortorget, en cuyo centro había una estatua ecuestre. Karl X Gustav, decía la placa. Recordé ese nombre de las clases de lengua polaca en la Universidad de Lodz. Ese rey sanguinario y guerrero había vandalizado a Polonia. Yo sabía que el monasterio de Czestochowa había jugado un papel importante en la resistencia contra las invasiones suecas. Mi maestro de polaco, el anciano y distinguido Pan Szymanski, nos contó que todavía a principios del siglo XX había en los campos de Polonia un rezo que decía: "Señor, sálvanos de la peste, del hambre, de los incendios y de los suecos". Sobre el sombrero del rey había ahora una graciosa loma de nieve, que refulgía con las luces amarillentas de Stortorget.

Eché a andar a lo largo de un canal que estaba medio congelado. ¡El olor de la ciudad me parecía tan raro! Hasta ahora, pensé con algo de frío en los pies, la historia del siglo ha sido

la del exilio y las migraciones y todo parecía indicar que esa situación empeoraría. Grandes movimientos de grupos humanos, y por lo tanto de individuos, es el signo de los tiempos. ¿Por qué se abandona el país natal? El mundo no es un lugar apacible, pensé, y los motivos del ser humano son siempre misteriosos. Por ejemplo los míos. El comunismo ofrecía soluciones a grandes problemas de la humanidad, al mismo tiempo que ahogaba a la gente en un mar de cadenas invisibles. La esencia antihumanista y depredadora del capitalismo fomenta guerras sangrientas, pensé, entroniza dictaduras fascistas y profundiza la miseria. Mientras tanto, se recrudecen los sufrimientos de la humanidad. En ese trágico contexto, yo no era más que una bala perdida, e inofensiva, a punto de enterrarse en la nieve escurridiza de una ciudad extraña en una noche de Navidad a mediados de los años setenta. Uno abandona su propio país en busca de mejores condiciones de vida.

En Polonia, mis amigos mexicanos me contaron del drama que día a día se representaba a lo largo de la frontera con los Estados Unidos. Cientos de miles de latinoamericanos trataban de cruzar la frontera en busca de las ventajas del país explotador del Norte. Miles de chilenos huían de las cámaras de tortura de Pinochet. Los militares brasileños habían torturado y asesinado al padre de Alice, un médico de ideas socialistas. Los ricos del mundo se negaban a dar a los pobres la posibilidad de salir de su desesperación. La gente emigra para huir de la opresión política, pensé, o para vivir con el ser amado o simplemente para salvar la vida.

Yo me iba de mi país como un remedio urgente a una situación personal insostenible.

La llamada *Ley de Ajuste Cubano*, aprobada en EE UU en 1966, dice que a todo cubano que llegue a territorio estadounidense se le otorga automáticamente el estatus de refugiado político. No importa que esto se realice cometiendo un delito, por ejemplo desviando un avión o un barco a mano armada. Ese trato migratorio privilegiado a los cubanos forma parte de la propaganda estadounidense para desprestigiar a la Revolución. Sin duda yo estaba influido, igual que una gran parte de mi generación, por esa mentalidad de ser los emigrantes preferidos del Mundo Libre. Aunque fuese en mi subconsciente, yo guardaba la esperanza de que las autoridades suecas me tratarían con guantes de seda al llegar a sus fronteras, y la realidad me había dado la razón en Trelleborg. Mientras que al peruano Felipe le dijeron que sólo podía permanecer en Suecia como turista y después marcharse, al cubano René le abrieron la posibilidad de solicitar asilo político. A pesar de las capas de ropa que llevaba encima y de la excelencia de mi abrigo de piel, sentía ráfagas de frío que se colaban en mis huesos desde mis pies, provocándome temblores que iban y venían. Aquella noche de Navidad y mientras vagaba por aquellas calles desiertas, comprendí que me había convertido en un fugitivo, un emigrante, un exiliado. A partir de ese instante yo sería un mensajero malinterpretado navegando en un mar de tradiciones y prejuicios ajenos. *Un escritor solitario*. Muchos años después, un profesor alemán diría que yo soy el lobo solitario de la literatura cubana.

- Todo el que emigra tiene algo de naufrago –dije en voz alta como para calentarme, y al mirar a un lado me percaté de que alguien quería hablarme.

Era un pastor de aspecto fantasmagórico, pálido como un cadáver andante, cariacontecido y tan enjuto que me dio miedo. En un inglés articulado y cordial, el religioso me hizo la pregunta más retórica de todas: quería saber si yo estaba solo. En torno sólo había sombras blanquecinas y yertas; ni siquiera policías había en ningún lugar. No sin cierta desconfianza, traté de calibrar sus intenciones y sin más le dije toda la verdad. Sí, yo estaba absolutamente solo y no tenía adonde ir. Aquel buen pastor no me preguntó de dónde yo venía, ni si era religioso ni cuánto tiempo había estado en su ciudad. Sólo quiso saber mi nombre y si quería ir a “una cena alternativa de Navidad”.

Recuerdo mi agradecimiento por la larga mesa cubierta de manjares tradicionales, la calidez de las velas encendidas y las luces de Adviento, el arbolito de Navidad y el rojo del mantel, y mi sensación de hallarme provisionalmente a salvo. Por primera y última vez en mi vida comí bacalao remojado en lejía, mientras unas viejitas irreales, de tez acrisolada como si ya pertenecieran al reino de los cielos, cantaban villancicos con guitarras que no estaban del todo afinadas. De inmediato me di cuenta de que los invitados formábamos una fauna que vivía en los linderos de la sociedad. Allí había ancianos solitarios, algún que otro narcómano, un par de delincuentes y unos pordioseros olvidados por el Estado de Bienestar. Una hermosísima joven de Kiruna, que no sé por qué me dio la im-

presión de que se prostituía, me invitó a fumar hasch (dije que no) en medio de aquella cena misericordiosa. Comí arenques marinados y paté de hígado; probé el jamón adobado con sal y azúcar y rebozado con huevos, mostaza y pan rallado, y me harté (no sabía cuándo volvería a comer) de pan negro, galletas de jengibre y arroz con leche.

El pastor me permitió pasar la noche en un albergue regentado por su iglesia, y al día siguiente pensé que mi salvación podría estar en la guía telefónica de Malmö. Se me ocurrió que en ella podría haber algún González, un Rodríguez o un Pérez, o quién sabe si hasta un Díaz. Abrí el catálogo al azar, y en la letra M encontré un Manzano, Antonio. Llamé, y sin ningún preámbulo dije quién era, de dónde venía y lo que había hecho, y añadí :

- Señor Manzano, me encuentro en una situación muy confusa, no sé nada de Suecia y necesito pedirle un consejo. ¿Podríamos tomarnos un café un día de estos?

Se hizo un silencio en la línea, como si mi interlocutor hubiese enmudecido ante aquella llamada inaudita.

Yo esperé lo peor.

- ¡Ven pa'cá, no te preocupes, ven pa'cá! –gritó con lo que me pareció una efusión genuina, y me dio su dirección.

No era un cualquiera. Oriundo de la isla de Tenerife igual que mi abuelo Domingo, Antonio era el chef del Hotel Savoy, cuyo restaurante era uno de los más exclusivos del país. Antonio me recibió como a un hermano. Era un tipo dicharachero, cálido y honesto. Ese mismo día me preguntó:

- ¿Tú sabes cocinar, René?

## LES LIBRAIRIES INITIALES

### ANTIPODES

8, rue Robert-Schuman  
95880 Enghien  
Tél. : 01 34 12 05 00  
Fax : 01 34 17 69 26  
auxantipodes@free.fr

### ATOUT-LIVRE

203, bis avenue Daumesnil  
75012 Paris  
Tél. : 01 43 43 82 27  
Fax : 01 43 43 82 73  
info@atoutlivre.com  
www.atoutlivre.com

### AU MOULIN DES LETTRES

50, quai des Bons-Enfants  
88000 Epinal  
Tél./Fax : 03 29 82 62 89  
info@aumoulindeslettres.fr  
www.aumoulindeslettres.fr

### AU POIVRE D'ÂNE

9, place de l'Hôtel-de-Ville  
04100 Manosque  
Tél. : 04 92 72 45 08  
Fax : 04 92 72 40 03  
librairiepoivredane@wanadoo.fr

### AU POIVRE D'ÂNE

12, rue des Frères-Blanchard  
13600 La Ciotat  
Tél. : 04 42 71 96 93  
Fax : 04 42 73 19 68  
poivredanesurmer@orange.fr

### COMME UN ROMAN

39, rue de Bretagne  
75003 Paris  
Tél. : 01 42 77 56 20  
Fax : 01 42 77 56 20  
commeunroman@wanadoo.fr  
www.comme-un-roman.com

### LIBRAIRIE DES CORDELIERS

13, côte des Cordeliers  
26100 Romans-sur-Isère  
Tél. : 04 75 05 15 55  
Fax : 04 75 72 50 56  
libcordeliers@wanadoo.fr

### GWALARN

15, rue des Chapeliers  
22300 Lannion  
Tél. : 02 96 37 40 53  
Fax : 02 96 46 56 76  
librairie.gwalarn@wanadoo.fr

### L'ARBOUSIER

1, avenue Abdon-Martin  
04700 Oraison  
Tél./Fax : 04 92 78 61 08  
librairielarbousier@orange.fr  
larbousier.blogspot.com

### L'ÉCRITOIRE

30, place Notre-Dame  
21140 Semur-en-Auxois  
Tél. : 03 80 97 05 09  
Fax : 03 80 97 19 89  
librairie.ecritoire@wanadoo.fr  
www.ecritoire-semur.com

### LA LIBRAIRIE...

12, rue Chaperonnière  
49000 Angers  
Tél. : 02 41 87 48 43  
Fax : 02 41 87 47 70  
sarllibrairie@wanadoo.fr

### LA LIBRAIRIE DES HALLES

1 bis, rue Thiers  
79000 Niort  
Tél. 05 49 04 05 03  
Fax. 05 49 17 18 80  
www.lalibrairieniort.com

### LA LIBRAIRIE DU RIVAGE

82, boulevard Aristide-Briand  
17200 Royan  
Tél. /Fax : 05 46 22 05 16  
librairie.rivage@wanadoo.fr  
www.librairie-du-rivage.fr

### LA RÉSERVE

81, avenue Jean-Jaurès  
78711 Mantes-la-Ville  
Tél. : 01 30 94 53 23  
Fax : 01 30 94 18 08  
librairie.lareserve@wanadoo.fr

### LE CADRAN LUNAIRE

27, rue Franche  
71000 Mâcon  
Tél. : 03 85 38 85 27  
Fax : 03 85 40 92 16  
cadran.lunaire@wanadoo.fr

**LE CYPRÈS**

17, rue du Pont-Cizeau  
58000 Nevers  
Tél. : 03 86 57 53 36  
Fax : 03 86 59 59 24

**LE GRAIN DES MOTS**

13, boulevard du Jeu-de-Paume  
34000 Montpellier  
Tél. : 04 67 60 82 38  
Fax : 04 67 60 82 91  
info@legraindesmots.com  
www.legraindesmots.com

**LE LIVRE PHARE**

8, rue Dumont-D'Urville  
29900 Concarneau  
Tél. : 02 98 50 68 11  
livrephare@wanadoo.fr

**LE MERLE MOQUEUR**

51, rue de Bagnolet  
75020 Paris  
Tél. : 01 40 09 08 80  
Fax : 01 40 09 86 60  
mailing@lemerlemoqueur.fr  
www.lemerlemoqueur.fr

**LE MERLE MOQUEUR**

Librairie du Centquatre  
104, rue d'Aubervilliers  
75019 Paris  
Tél. : 01 40 38 85 65  
www.lalibrairiedu104.fr

**LE SCRIBE**

115, faubourg Lacapelle  
82000 Montauban  
Tél. : 05 63 63 01 83  
Fax : 05 63 91 20 08  
libscribe@aol.com  
www.lescribe.com

**LE SQUARE (L'université)**

2, place du docteur  
Léon-Martin  
38000 Grenoble  
Tél. : 04 76 46 61 63  
Fax : 04 76 46 14 59  
libsquar@club-internet.fr  
www.librairielesquare.fr

**LES SAISONS**

2, rue Saint-Nicolas  
17000 La Rochelle  
Tél. : 05 46 37 64 18  
Fax : 05 46 34 05 58  
www.lessaisons.fr  
librairie@lessaisons.fr

**LIVRE AUX TRÉSORS**

4, rue Sébastien-Laruelle  
4000 Liège  
Belgique  
Tél. : +32 04 250 38 46  
Fax : +32 04 250 38 46  
livreauxtresors@skynet.be

**LUCIOLES**

13-15, place du Palais  
38200 Vienne  
Tél. : 04 74 85 53 08  
Fax : 04 74 85 27 52  
lucioles@free.fr  
www.librairielucioles.fr

**LUNE ET L'AUTRE**

19, rue Pierre-Bérard  
42000 Saint-Étienne  
Tél./Fax : 04 77 32 58 49  
lune-et-l-autre@homail.fr

**MAUPETIT**

142-144, La Canebière  
13001 Marseille  
Tél. : 04 91 36 50 50  
Fax : 04 91 36 50 79  
maupetit@actes-sud.fr

**M'LIRE**

3, rue de la Paix  
53000 Laval  
Tél. : 02 43 53 04 00  
Fax : 02 43 53 23 52  
mlire@wanadoo.fr

**MOTS ET IMAGES**

10, rue Saint-Yves  
22200 Guingamp  
Tél. : 02 96 40 08 26  
Fax : 02 96 40 08 27  
mots-et-images@wanadoo.fr

**NORDEST**

34 bis, rue de Dunkerque  
75010 Paris  
Tél./Fax : 01 48 74 45 59  
lib.nordest@wanadoo.fr

**OBLIQUES**

68, rue Joubert  
89000 Auxerre  
Tél. : 03 86 51 39 29  
Fax : 03 86 52 11 83  
librairie.oblique@wanadoo.fr

**PASSAGES**

11, rue de Brest  
69002 Lyon  
Tél. : 04 72 56 34 84  
Fax : 04 72 56 34 85  
librairie.passages@orange.fr

**POINT-VIRGULE**

1, rue Lelièvre  
5000 Namur  
Belgique  
Tél. : +32 081 22 79 37  
Fax : +32 081 22 79 37  
info@librairiepointvirgule.be

**QUAI DES BRUMES**

120, Grand'Rue  
67000 Strasbourg  
Tél. : 03 88 35 32 84  
Fax : 03 88 25 14 45  
quaidesbrumes@wanadoo.fr

**VENT D'OUEST**

5, place du Bon-Pasteur  
BP 31626  
44016 Nantes Cedex  
Tél. : 02 40 48 64 81  
Fax : 02 40 47 62 18  
librairie@ventdouest.org  
www.librairie-nantes.fr

**VENT D'OUEST**

(au lieu unique)  
2, rue de la Biscuiterie  
44000 Nantes  
Tél. : 02 40 47 64 83  
Fax : 02 40 47 75 34  
ventdouestalu@hotmail.com

## PRIX ET PUBLICATIONS DU GROUPEMENT INITIALES

### Prix Initiales 2009

Domaine étranger : Cormac Mc Carthy, *La Route*, éditions de L'Olivier  
Domaine français : Mathias Énard, *Zone*, Actes Sud

### Prix Mémorable 2009

Edgar Hilsenrath, *Fuck America*, Attila

## INÉDITS

Dany Laferrière, *Je suis fatigué*, 2000  
Philippe Claudel, *Carnets Cubains*, 2002  
Elwood Reid, *Territoire*, 2002  
Hubert Mingarelli, *Sur la mer*, 2003  
Christian Garcin, *Fragments oubliés*, 2005  
Patrick Deville, *Une photo à Montevideo*, 2004  
Russel Banks, extraits avant publication de *La Réserve*, 2005  
*Initiales a 10 ans et autres bonnes nouvelles*, 2007

## DOSSIERS

<i>Algérie</i> , 1997	<i>Raymond Queneau</i> , 2003
<i>Humour</i> , 1997	<i>Littérature de L'imaginaire</i> , 2003
<i>Jorn Riel</i> , 1998	<i>Pierre Michon</i> , 2003
<i>Samuel Beckett</i> , 1998	<i>André Dhôtel</i> , 2004
<i>Raymond Carver</i> , 1999	<i>Nos Amériques</i> , 2004
<i>Julien Gracq</i> , 1999	<i>Jacques Séréna</i> , 2005
<i>René Fallet</i> , 2000	<i>Littérature de voyage</i> , 2006
<i>A comme amour</i> , 2000	<i>Americanada</i> , 2006
<i>Nancy Huston</i> , 2001	<i>Le Roman noir</i> , 2007
<i>Mario Rigoni Stern</i> , 2001	<i>Guy Goffette</i> , 2008
<i>Sombre Afrique</i> , 2002	<i>Figures italiennes</i> , 2008
<i>Annie Saumont</i> , 2002	<i>Carnet de voyage en librairies</i> , 2009

**ACHEVÉ D'IMPRIMER**

décembre 2009

ISBN: 9782845616318

**coordination éditoriale**

Anne-Marie Carlier et Sophie Garayoa

**correction**

jeannelabourel@club-internet.fr

**création graphique**

laurenceduthoit@gmail.com

**INITIALES**

51, rue de Bagnolet

75020 Paris

01 40 09 08 75/76

info@initiales.org

www.initiales.org